

DAMIEN DERÈVE



Damien Derève

La Secousse surgelée du
merlan frit

© Damien Derève, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5411-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

MARRIE PAULE

Je m'appelle Paule Desnoyers. J'ai 32 ans. Je travaille à *Pôle emploi*, au bureau du pilotage des infrastructures. Je suis conseillère.

J'avais un prénom prédestiné. Je remercie mes parents pour leur flair.

Je ne regrette pas d'avoir accepté ce travail. Il me permet de rendre service à mon prochain.

Je ne suis de bon conseil que pour les autres. Avec moi, tout foire. Les concours, les prêts, les amours, les amis. Je n'inspire pas d'emblée la confiance, mais j'ai curieusement pour mes semblables un pouvoir de persuasion. Mais attention ! je ne suis pas une manipulatrice pour autant ! Simplement, je jauge la personne, je l'observe, je me fie au son de sa voix et j'énonce mon verdict. Il est sans appel ! Je suis le salut des « travailleurs » ! Si j'étais voyante, j'aurais gagné une fortune ! Je pourrais me recycler, mais je n'aime pas vendre du vent : il me faut du tangible. Un homme, une femme qui retrouve un emploi, pour moi c'est un acte. Et j'aime les actes ! Pas seulement les paroles ! Mais je reste un peu marrie.

Qu'est-ce qui m'empêche de me réaliser pleinement ? Ma « maladie » d'abord. Quelle saloperie ! À la suite d'une péritonite, je suis obligée de mettre un socle assorti d'une poche sur mon ventre pour contenir les selles. Cela porte le joli nom de « stomie ». Vider une poche, ce n'est pas pratique : j'en change carrément. J'ai réussi à obtenir de mon médecin trois boîtes par mois.

Pas pratique pour les relations sexuelles ! Heureusement, je n'ai personne dans ma vie. Sinon, je ne pense pas qu'un homme me porterait en « odeur de sainteté » !

Hier, je cherchais boulevard des Capucines, à Paris, le cinéma qui jouait mon film sans le trouver. Erreur d'horaires. Un jeune homme, avec une grande parka, était dans la même situation que moi. Il a finalement trouvé et m'a indiqué le cinéma du doigt. Comme Dieu. Je l'ai précédé par pudeur. Je ne voulais pas tout de suite entamer la conversation.

Il s'est assis devant moi. M'avait-il seulement aperçue en montant les escaliers ? Pendant tout le film, je l'ai observé. Tout me plaisait en lui. Ses cheveux longs, ses bracelets, ses bras nus malgré l'hiver. J'avais envie de lui parler, d'échanger des sentiments. J'essayais d'imaginer le son de sa voix.

Le générique a défilé et je ne pouvais pas bouger de mon siège. Il restait là, pas pressé. Contrairement aux autres spectateurs. Quand je me suis levée, j'ai fait semblant de me diriger vers les toilettes. Je l'ai guetté. Il a enfilé sa parka. Je lui ai emboîté le pas tout naturellement. Je lui ai demandé si le film lui plaisait. J'ai enfin entendu le son de sa voix, ce que l'on dissimule souvent pour ne pas se trahir. Le doigt en direction du cinéma par exemple.

« Y'a un message... Oui, un message... » :ce furent ses seules paroles. Il opinait de la tête. Il avait sorti une cigarette couleur maïs jaune. C'était sûrement un gros fumeur car sa peau avait la même couleur ou presque. Ses traits étaient fins. Quel âge avait-il ? Dix-huit ? Vingt ans ? Chômeur ? Etudiant ? Ses lèvres étaient bien dessinées. Lui étais-je indifférente ? J'ai eu envie de presser mes lèvres contre les siennes. Qu'est-ce qui m'a retenu ? Ma « poche » ? À ce moment-là, j'ai entendu comme un bruit de gaz ! Au bruit, ça ne pouvait venir que de moi ! Aucune voiture ne passait : qu'a-t-il pensé de moi alors que je n'avais fait aucune « action » !

J'aisenti que tout allait se finir là, dans cette petite rue où l'on débouche toujours au sortir d'un cinéma. Il allait partir, la cigarette aux lèvres et me laisser seule.

J'aurais pu lui dire : « Vous avez le temps de prendre un café ? » Je n'ai pas osé. L'incident du gaz allait se reproduire. J'avais honte d'avance. Comment faire preuve de charme avec un tel handicap ?

Il est parti de son côté avec un simple *au revoir*... Cela m'a glacé le cœur... Pour quoi est-ce que je ne me suis pas retournée ?

Je revois la rue. Je voudrais me retourner. Pour saisir un geste, une expression en ma faveur.

Au revoir : c'est si banal pour une femme comme moi...

II

BIENVENUE MISS CHOUQUETTE

Je pousse la porte du local *Pôle emploi* de Verrouillet dans les Yvelines et je revis. Je sais que je garderai ma force d'âme et que je resterai concentrée sur mon travail.

Encore personne.

Tant mieux.

Aucun collègue pour tenter de me démoraliser.

Je nettoie soigneusement mon clavier d'ordinateur et mon téléphone. Mes collègues ne le font pas. Les leurs sont pleins de poussière. Ça ne fait pas sérieux. C'est la première chose que je remarque chez un médecin : la propreté de son bureau. Si ce n'est pas le cas, je me dis : « Est-ce qu'il va me traiter comme il traite son clavier ! Par-dessus le chiffon ! Je n'ai donc aucune importance à ses yeux ! » Je ne reviens pas et je me garde bien de prendre à la lettre son ordonnance.

Premier dossier : Carine Araujo. Une jeune femme dans la trentaine. Elle est un peu enrobée – c'est un euphémisme – et n'est pas coquette. Elle est souvent en arrêt maladie et ne garde pas ses places de ce fait.

Il faut y remédier. Je reprends encore un dossier de ma collègue Christine Balas. Une incapable et une jeanne-foutre ! Il n'y a pas d'autres mots. On ne donne pas un travail à quelqu'un sans lui avoir fourni le mode d'emploi ! C'est le B.a.-ba pour moi ! Il faut l'aider, cette jeune femme ! Pour le *grand saut* lui fournir le *tremplin* !

Je l'accueille : elle n'a pas changé ! Ses yeux noirs sont toujours aussi inexpressifs ! À moi le boulot !

— Madame Araujo, il faut sortir du problème !

Ses yeux noirs me fixent sans me fixer : elle n'est consciente de rien. Elle est encore prête pour un CDD de pacotille ! En route le troupeau !

Je sors le grand jeu : les *chouquettes* ! Je lui en offre une. Elle a les yeux d'un enfant qui aurait foutu le feu à la grange familiale ou à la queue du chat ! Elle l'engouffre dans sa bouche. Comme une rame de métro des voyageurs.

Elle rougit :

— Ce n'est pas poli. Excusez-moi. Mais j'ai tellement faim...

— C'est votre droit !

— Mais on ne peut pas concilier le travail avec les *chouquettes*...

— Je vais vous prouver que si ! Vous allez faire des étincelles dans cette place au ministère et je vais vous fournir la mèche !

Elle sourit. Un sourire de jeune femme et je vois qu'elle devient attentive à mes propos.

— Vous mangiez vos *chouquettes* en douce ! Vous allez pouvoir les digérer au vu et au su de tout le monde !

— Comment ça ?...

— Je vous baptise – on vous baptisera – miss *chouquette* !

— Vous avez oublié le champagne !

— L'humour reprend ses droits, petite coquine ! C'est bon signe !

Je me lève pour finaliser la démonstration :

— Vous arrivez à votre rendez-vous avec les *chouquettes* ! (Je fais semblant de secouer le sac. Elle fait de même.) Votre futur chef, monsieur Guegan, est aussi enrobé. Ne vous formalisez surtout pas ! Aujourd'hui, c'est un atout pour vous ! (Elle se renfrogne un peu du coup.) *Chouquette pour tout le monde* : ce sera désormais votre laissez-passer !

Elle se rassoit. La petite voix suit :

— J'veux bien... Mais ce n'est pas gagné... J'ai aussi mes périodes de cafard, de maladie... Ne comptez pas sur moi pour vos *chouquettes* dans ces cas-là...

— Allez ! Du courage ! Encore du courage ! Toujours du courage ! Préférez ça à l'audace ! Votre contrat sera prolongé : c'est mieux qu'un raccourci à la

Danton !

La flamme se ranime :

— Vraiment ! Je n'ai jamais été au-delà d'un contrat ! Et encore avec les arrêts maladie ! Alors prolongée... faudrait un miracle...

— Mais c'est vous, le miracle !

— Je ne tiendrai jamais sur les eaux ! Avec mon poids, je vais couler !

— Au contraire, vous aurez des ailes, vous serez « canonisée » !

— Dans combien de temps ! ! !

— Nous ne serons plus là ! ! ! Et ça ne dépend pas de nous ! ! !

— C'est qui la patronne des employées ? ? ?

— Sainte Paule !

— C'est vrai !

Je ris avec elle. On nous observe à travers les vitres. Le rire, il est vrai, est plutôt rare à *Pôle emploi* ! Ou le rire sous cape, le rire sardonique du chef de section qui sait qu'il ne peut rien faire pour quelqu'un ou qu'il ne fera rien. Par perversité – mais le mot mérite d'être développé.

— Monsieur Guegan est ingénieur contractuel et chef de bureau, vous, agent contractuel : il vous aura à la bonne ! Et les autres suivront !

— Pour quelle raison !

— Par solidarité entre contractuels !

— La solidarité est poussée loin !

— C'est comme cela que ça fonctionne dans ce ministère ! Vous aurez un contrat de sept mois et vous serez prolongée !

— Mais qu'est-ce que les autres vont penser !

— Justement ! À vous de vous imposer avec l'aide de votre chef ! Si votre bureau ne vous plaît pas, vous en changez ! Trouvez le prétexte ! Rétention

d'information, collègue déplaisante par ses réflexions : vous serez entendue !

— Je n'ai jamais fait ça !

— Il y a un début à tout ! Et quand vous aurez compris le système, vous grimpez tous les échelons !

Elle a un petit sourire :

— Sans contrepartie ?

Je n'ose pas lui dire : « Il n'y a pas de danger !!! »

Elle se lève, elle est détendue :

— Miss chouquette, ça me va ! Ne plus être dans le « déni » ça me va ! Je ne ferai pas de frais de vêtements ! On me prendra comme je suis et peut-être que je finirai au Cabinet du ministère en question ! Et pas comme dame pipi ! Enfin la considération ! Fini, le mépris !

Elle tourne sur elle-même : j'en profite pour soupirer et lever les yeux au ciel.

Mais en parlant de « cabinet » ! Ma poche, je l'avais oubliée !

Je clos l'entretien. Mais Carine est déjà sur les *grandes eaux* – à défaut des nuages. Elle ne fait plus attention à moi.

— J'attends votre mail de confirmation ou de contentement, Carine.

Elle sort avec un sac de chouquette imaginaire. Et moi, je vais devoir me débrouiller avec un *vrai*, un sac à merde ! Peu appétissant !

Que je n'oublie pas de faire renouveler mon ordonnance !

III

DOCTEUR M'ABUSE

Mon médecin s'appelle Benais : il n'avait pas un nom prédestiné, lui !

Son bureau est impeccable. Pas le moindre grain de poussière. Est-ce que c'est lui qui l'a, le *grain* ?

Je vais le voir pour mon renouvellement d'ordonnance et quand ça va mal. Il me remonte le moral *naturellement* : sans médicaments.

J'avais mal à la tête tous les jours. Je n'en pouvais plus de me masser le front pour éviter les *sempiternels* et *laborieux Doliprane*. Je travaillais dans une pièce sans fenêtre à l'époque : est-ce que c'était la raison de ces migraines ?

— Les médicaments, dans votre cas, ne servent à rien. Ni les centres soi-disant anti-douleur, ni les *techniques douces* – j'ai pu le vérifier. Une seule solution : le *botox*. On gagnera du temps et de l'argent – enfin si on veut !

— Mais je n'ai pas de rides sur le front, docteur ! Pas encore !

— On s'en fout ! L'essentiel, c'est que vous ne souffriez plus !

Je l'ai écouté : j'ai été soulagée. Je ne fais pas plus jeune, mais j'avais déjà, paraît-il, un affaissement des pommettes ! Et « comme mieux vaut prévenir que guérir », la dermato « conseillée » m'a tout remonté avec quelques injections ! Et fait rabaisser mon compte en banque : un chèque de quatre cents euros ! Mais je ne souffre plus de migraines et j'éviterai peut-être le lifting ! Mais je l'aurai payé combien le lifting avant à raison de plusieurs injections tous les six mois !!!

Mon médecin était satisfait.

Je suis allée le voir pour un rhume. Je pensais que j'avais un commencement de grippe : je lui ai demandé des antibiotiques.

— Mais pourquoi des antibiotiques ! Vous n'êtes pas à l'article, que je sache ! Vous mangez du lapin, du poulet ?